

**Claire Parada**

## **Aglaé ou les vicissitudes de la féminité Changement de séquence dans une analyse**

Mon propos sera, en dépliant le cas d'une jeune analysante, de suivre les changements de position du sujet dans le discours et de voir comment elle décline sa question au cours des différentes séquences de la cure.

Aglaé vient me voir au cabinet parce qu'elle se sent perdue dans ses contradictions entre ses parents et son compagnon, entre sa profession classique de « banquière » et son goût pour les hommes plutôt originaux, voire marginaux. Elle ne sait plus qui elle est, ni ce qu'elle désire vraiment. Elle a même le sentiment de ne jamais avoir su et elle est tellement paniquée dès qu'un choix se présente à elle qu'elle préfère s'en remettre à l'Autre dont elle attend une réponse. Mais la réponse ne lui convient plus du côté de son compagnon, « trop fragile et trop instable », avec qui elle commence à sentir qu'elle ne peut pas forger de projet d'avenir. À l'entrée en analyse, elle noue donc la question du désir à celle du temps, du temps futur qui ne peut pas se projeter.

Dans cette première séquence, elle déroule le fil de ses signifiants maîtres qui tissent la question qui la travaille. Elle n'interroge pas sa position de sujet mais égrène ses diverses plaintes. C'est le temps de la plainte.

Elle se présente comme une petite fille toujours très sage et très obéissante, disant toujours « oui » à tout, très appréciée des adultes et ayant peu d'amis. Elle se plaint d'être entre un père autoritaire et tyrannique, à qui elle ne peut résister, qui « l'aime trop », et une mère idéalisée qui s'est sacrifiée pour ses enfants, qu'elle a élevés par « choix éducatif » et qui sombre dans l'alcool à leur départ. Confrontée à l'insupportable de la castration maternelle, Aglaé s'emploie à la

réparer, car l'effondrement de sa mère la laisse fort démunie, compte tenu de l'appui identificatoire qu'elle représente pour sa question : « Qu'est-ce qu'une femme ? » Elle y répond pour l'instant par : « C'est ma mère. »

Son identification imaginaire à sa mère s'appuie notamment sur leur grande ressemblance physique, « troublante » ajoute-t-elle. Leur beauté commune fait qu'elles se trouvent prises dans les mêmes enjeux par rapport aux autres : la séduction qu'elles exercent sur les hommes, dont il faut se méfier car ce sont tous des violeurs – la mère en a fait les frais –, ainsi que la jalousie des femmes qui rend impossible toute relation amicale avec elles. Les choses se jouent clairement du côté de la scène de séduction, où elle se trouve soumise, subjuguée, séduite par ce père tout jouisseur, abuseur, qui l'aime trop et la met à la place de sa femme.

Elle énumère ses plaintes : son besoin constant de plaire à tout le monde, de ne pouvoir décevoir l'autre. Il s'agit de plaire comme une poupée, de façon passive, à toute personne en position d'incarner l'Autre pour elle : parents, professeurs, moniteurs... Elle vient se loger précisément au lieu du désir de l'Autre.

Elle souffre également de se retrouver sans cesse tiraillée entre deux personnes proches qui se la disputent et dans des situations où elle ne peut choisir entre les deux. Elle est l'objet précieux que tout le monde s'arrache mais que personne ne détient. Tel le phallus avec son jeu de furet, elle passe de l'un à l'autre, mais personne ne l'attrape car elle est déjà ailleurs.

Elle se sent incapable de faire le moindre choix, de la chose la plus insignifiante du quotidien comme choisir un plat au restaurant, à des décisions fondamentales pour son orientation professionnelle, n'ayant fait qu'accepter ce qu'on lui proposait.

Elle se plaint également de l'hyperprotection de ses parents à son égard, alors que sa sœur, plus jeune pourtant, a joui d'une plus grande liberté. Elle les rend responsables de sa peur de l'extérieur et de son sentiment de vulnérabilité.

Dans ses relations amoureuses également, ça ne va pas. Elle se repose incessamment la question : « Est-ce le bon ? » Elle ne peut jamais construire quelque chose où elle puisse projeter un avenir, car elle choisit toujours des hommes « incompatibles » avec sa famille.

Jusque-là elle déroule sa plainte à l'égard des autres et ses difficultés à avancer ou plutôt à prendre position dans l'existence, difficultés essentiellement liées à la question des choix qu'elle se sent incapable de faire, ne sachant pas ce qu'elle veut ou désire réellement. Elle n'est pour rien dans ce qui lui arrive et n'y engage pas son désir. Puis, derrière la position phallique – « être celle que tout le monde convoite » –, apparaît quelque chose de sa subjectivité quand elle articule pour la première fois sa difficulté à choisir à la question de la demande : « Je ne peux pas choisir et je ne sais pas demander. » Elle poursuit : « Je voudrais tout et un choix implique de renoncer à quelque chose. » Voilà comment elle articule le choix et la demande autour de la perte.

C'est donc par le premier tour de la mise au travail de la question de la castration qu'elle va changer de position dans le discours et entrer dans la deuxième séquence, où elle commence à engager sa subjectivité. Séquence que j'appellerai de subjectivation autour des différentes façons de poser sa question.

C'est tout d'abord par l'Autre mis en position de maître qu'elle en passe. Elle est toujours prête à pardonner ou à justifier ce que fait l'Autre, elle adopte une position de compréhension qui vise à combler ses failles. Si elle soutient ce père si autoritaire et péremptoire, au point de ne plus savoir ce qu'elle pense elle-même, c'est de et par son amour pour le signifiant maître, dont elle espère qu'il pourra dire quelque chose sur sa condition féminine. L'Autre est considéré comme détenant un savoir sur elle qu'elle n'a pas. Elle attend qu'il lui dise pour quoi elle est faite, ce qui le rend responsable si elle échoue, ajoute-t-elle. On voit là comment l'hystérique s'en remet au discours du maître pour pouvoir le rendre responsable de ses propres impasses.

Elle reste du côté du non-savoir, ce qui lui permet de garder son image intacte. C'est la nécessité d'éviter la castration qui maintient l'hystérique loin de son désir. Il y a là une subjectivation de sa position quant à la demande, qui n'est plus simplement liée au fait de ne pas savoir ce qu'elle veut, mais c'est une véritable stratégie de se maintenir dans l'ignorance pour éviter la castration. Elle laisse donc l'Autre prendre toute la responsabilité du choix et reste ainsi dans un désir insatisfait.

Elle remet au travail cette question de plaire à tous et découvre que, dans ce qu'elle a toujours envisagé comme allant de soi, du fait qu'elle est jolie, il y a bien une stratégie de séduction. Une stratégie inconsciente, ignorée, où elle maintient effectivement une ambiguïté jusqu'à ce qu'elle ait constaté le désir de l'autre pour elle, juste pour interroger ce désir d'un homme pour une femme. Mais elle n'est pas intéressée par la sexualité et se dérobe. Elle décrit combien son souhait serait d'être « sous une bulle de verre », juste exposée aux regards mais parfaitement intouchable. Comme dit Lacan dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, il s'agit pour l'hystérique de provoquer le désir en indiquant la place de quelque chose présenté au désir mais auquel on ne peut pas accéder, qui doit rester voilé parce que précisément il n'y a rien.

La stratégie d'Aglaé est de maintenir le désir. Or, l'objet du désir le ferait disparaître, c'est en ça que le phallus est un signifiant et non un objet. En étant le phallus, elle s'identifie à un signifiant et échappe à la condition d'objet. Elle perçoit la surprotection dont elle se plaignait comme étant sa demande de se faire protéger et s'inscrivant dans sa stratégie de dérobade. C'est contre le désir de l'homme qu'elle suscite qu'elle veut se faire protéger par son père ou son compagnon. Il s'agit pour elle de faire de la femme le phallus et d'échapper à la sexualité, qu'elle présente sous ses formes traumatiques, c'est-à-dire intriquée à la question de l'inceste et du viol.

Elle découvre alors comment elle élabore sa position féminine en référence constante à celle de sa mère. Elle s'imagine dans la même relation de couple qu'elle, toutes les deux avec des hommes « difficiles à vivre », sauf qu'elle souhaite secrètement réussir là où sa mère a échoué, c'est-à-dire à les faire changer. Dans cette jouissance commune d'être tout pour l'autre – « se sentir indispensable », « si on n'était pas là, il n'y aurait personne pour les aimer » –, on reconnaît bien la position de sacrifice typique de l'hystérique. Pour ne rien savoir de sa castration, elle s'occupe de celle de l'autre. Autant elle réclame d'être tout pour l'autre, autant elle repère sa stratégie de ne pas être toute à l'autre. Elle désire ailleurs, notamment dans ses rêves, c'est ce qui lui fait soutenir son désir comme insatisfait et lui permet également d'échapper à la tyrannie supposée de l'homme.

Elle commence à aborder la prégnance pour elle de l'imaginaire et son attachement particulièrement fort à l'image parfaite qu'elle veut renvoyer. C'est par là qu'elle tente de répondre à sa question sur ce qu'est une femme, en essayant de coller à une image idéale. Mais elle commence à sentir la dimension d'aliénation que cela comporte, dimension d'aliénation au désir de l'Autre par qui elle passe nécessairement pour puiser ses semblants, mais également d'aliénation à l'image idéale de la famille, imposée par ses parents. Elle poursuit la série de ses identifications imaginaires où s'élabore son identité féminine, à travers des rêveries où alternent une Aglaé noire et une Aglaé blanche : la blanche étant sage et pure, la noire, la femme fatale et sexy. Pour l'instant la question qui se pose à elle est la suivante : « Laquelle des deux suis-je ? » L'identité féminine reste interrogée ici dans sa dualité, sur l'axe de l'imaginaire, et revêt pour elle un caractère de déguisement, c'est une question d'habillement, de semblant.

Elle procède à une remise en cause de la représentation idéale de sa famille, en avouant combien il est douloureux pour elle de voir se lézarder cette image parfaite. Puis vient un temps de reproche plus violent à l'égard de ses parents, qu'elle accuse de l'avoir illusionnée. Elle évoque par la suite, au-delà de la tromperie propre à la dimension de l'imaginaire, l'idée de quelque chose de caché, de voilé. On voit la dimension du trou de l'imaginaire apparaître et la question de l'image et de ses identifications se poser autrement. Elle témoigne d'ailleurs en séance que quelque chose est en train de se passer sur ce plan, elle s'étonne de parler plus avec les gens, de se dévoiler davantage. Elle conclut qu'elle a certainement moins besoin d'apparaître comme parfaite.

Ce démontage imaginaire lui permet de commencer à se séparer de l'Autre, à se définir par soi-même sans en passer uniquement par lui. En effet, à l'aune de ce remaniement, elle reprend un rêve où elle s'aperçoit de l'absence de sous-vêtements sous ses habits alors qu'elle est à son travail. Elle se sent bien et ce n'est que dans un second temps que le regard de l'autre sur ce qui lui manque provoque un profond malaise. Elle associe ce bien-être qu'elle veut absolument cacher à la dissimulation que sa mère fait de son alcoolisme. Le voile de l'imaginaire s'est soulevé pour laisser apparaître quelque chose de sa jouissance secrète, qu'il faut absolument cacher, quelque

chose de la jouissance féminine qui ne peut pas se dire, qui doit rester voilée.

Après cette phase de subjectivation, on observe un subtil changement de sa position dans le discours qui inaugure la troisième séquence, changement où il s'agit non plus de reconnaître pour sien ce qu'elle projetait comme venant de l'autre mais de construire sa position subjective.

Elle décline alors les différents chemins qu'elle prend pour désirer, notamment en passant par l'homme. Elle reprend une vieille histoire où elle avait séduit le petit copain de son amie qui, furieuse, s'était brouillée avec elle. C'est là qu'elle réalise que ce garçon ne l'intéressait pas pour lui-même mais pour désirer par procuration. À suivre le commentaire de Lacan sur le cas Dora <sup>1</sup>, on voit qu'elle prend ce garçon comme point d'appui d'identification imaginaire à partir duquel elle s'intéresse à l'autre femme, en l'occurrence son amie. Lacan nous dit : « Les hommes sont pour elle autant de cristallisations possibles de son moi <sup>2</sup>. » Dès que ce garçon lui déclare sa flamme, il fait chuter son point d'identification imaginaire et la laisse dans un flottement. Par ailleurs, elle réalise que ce garçon ne l'intéresse pas, non pas quand il se déclare mais quand son amie rompt avec elle. On voit là qu'un autre circuit fonctionne dans ce triangle qui consiste à accepter d'être désirée au-delà de l'Autre femme. Quand le lien se rompt, elle se retrouve réduite au rang d'objet.

Puis elle interroge ce que serait un mode féminin de désirer et revient sur la dérobaie comme position proprement féminine. En effet, elle énonce que profiter de l'autre, de l'homme, c'est le « priver d'aller plus loin ». Elle n'est plus là dans une identification masculine où « jouir de l'autre serait de faire l'amour sans amour ». Elle le repère donc comme un mode féminin de jouir de l'autre. « Je suis une allumeuse », conclut-elle, ce qui sera sa première définition d'elle-même sans en passer par l'autre. Il s'agit d'éviter d'être réduite à un objet par le désir de l'autre. Elle reste inatteignable, identifiée au signifiant phallique en tant qu'elle l'est.

Son drame est qu'elle ne peut se maintenir seule dans l'existence et après le départ de son compagnon, elle se précipite dans les

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 195-205.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 138.

bras d'un autre, avouant là sa nécessité de se maintenir comme phallus pour un autre. La menace d'effondrement narcissique est grande quand elle chute de cette place : « Si je ne suis pas tout pour l'autre, je ne suis rien. » D'un autre côté, identifiée à la représentation de sa mère, femme sacrifiée à la tyrannie du désir de l'homme, elle ne peut concevoir la relation d'une femme à un homme que comme un ravage.

Pour sortir de cette impasse, elle tente d'interroger d'autres femmes, notamment une de ses chefs qu'elle convoque dans un rêve. Démunie face à la demande insistante, voire tyrannique de l'homme, elle attend un savoir de la part de l'Autre femme. Devant le silence qui lui est opposé, elle dénonce l'inconsistance du savoir et de l'autorité des femmes en position de chef. Elle ne supporte de chef que mâle, qu'elle interpelle d'ailleurs dans le rêve suivant. Il ne lui donnera pas plus de réponse que son homologue féminin, mais sa défaillance ne semble pas produire le même dommage. En effet, elle est toujours prête à soutenir le maître. L'absence de réponse de l'Autre sur ce qui définirait une position proprement féminine quant au désir la projette du côté du phallus imaginaire, celui que l'homme est censé avoir.

On remarque là que quelque chose est en train de bouger par rapport au phallus, ce qui va lui faire quitter cette position de l'être. Ce qui est au travail est d'accepter de considérer ce qui manque à la femme. La question est donc en train de passer de l'être à l'avoir, ce qui la fait changer dans sa position par rapport à l'Autre, notamment de pouvoir supporter la castration de l'Autre, de renoncer à vouloir la combler.

Elle réinterroge le sacrifice de sa mère, qu'elle reconnaît alors comme relevant de sa position subjective propre. C'est précisément d'accepter que ce qui se passe pour sa mère vient des méandres de son désir singulier, à jamais insaisissable, qu'elle va pouvoir commencer à se séparer d'elle, à se désidentifier de sa position féminine.

Elle découvre une légèreté nouvelle, qui lui permet de prendre de la distance avec ce qu'elle perçoit de la demande de l'Autre (parents, chefs, compagnon), ce qui lui permet de se libérer d'une part de culpabilité et d'être plus efficace à son travail.

Elle entre dans une nouvelle et quatrième séquence, dans laquelle le gros du travail se centre autour de ce renoncement à combler la castration de l'Autre, ce qui n'est pas sans découvrir la sienne, de castration.

Elle s'interroge sur sa mère et l'énigme de sa féminité qui cloche. Ce faisant, le réglage de sa position féminine sur celle de sa mère commence à s'ébranler. Elle réalise combien il l'encombre et l'empêche de vivre une relation avec un homme dans laquelle elle puisse s'engager pleinement. La chute de l'identification à sa mère la fait également changer de place par rapport au père, dont l'image du « tout jouisseur » vacille alors. Elle peut désormais se faire entendre de lui, notamment sur le fait qu'elle ne lui appartient plus.

Pour la première fois, elle peut rester célibataire sans se jeter dans les bras du premier venu. Elle peut se tenir seule dans l'existence sans être le phallus d'un autre. C'est une période dans laquelle elle cherche à se définir seule, à savoir qui elle est à partir d'elle-même et non plus en passant par l'Autre ou le désir de l'Autre.

Elle associe sur l'écueil de la séduction qui ne la satisfait plus, où l'autre est séduit par l'image et donc ne peut l'aimer que pour ce qu'elle n'est pas. Le désir de l'autre, finalement, ne dit rien de ce qu'elle est, puisqu'elle le trompe. Soit elle reste sur la réserve, soit elle entre dans le jeu de la séduction, quoi qu'il en soit elle reste toujours voilée. Dans le même temps où elle abandonne le jeu imaginaire de la séduction, elle lie des amitiés très fortes avec quelques femmes. C'est donc auprès de l'Autre femme qu'elle admire pour son authenticité qu'elle va poser sa question sur son être, son être féminin, au-delà des identifications imaginaires. En effet, elle dénonce plus que jamais la mascarade des femmes et ne recherche que l'intimité d'une femme vraie. Ce sont des relations à deux, elle fuit le groupe des femmes, illustrant par là qu'il n'y a pas dans le discours, dans ce qui fait lien social, une réponse collective pour toutes les femmes ; mais que, pour elles, la question de l'être sexué exige le « une par une <sup>3</sup> » dont parle Lacan. Il a d'abord fallu qu'elle se sépare de la position féminine de sa mère pour pouvoir porter sa question au-delà de l'imaginaire.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 15.



Elle apporte une série de rêves montrant ce vacillement des identifications imaginaires et sa quête au-delà. Apparaît alors quelque chose de l'ordre du manque, qu'elle accepte d'interroger et non plus de colmater. L'image vacille, elle n'est plus son appui principal, ce qui la laisse dans un certain flottement, « perdue » dit-elle. Mais elle parvient à s'orienter grâce à « une chose spéciale qu'elle a et que les autres n'ont pas » et qu'elle situe du côté du phallus. Elle se trouve maintenant plus nettement ancrée du côté de l'avoir ; de fait, son désir d'enfant revient mais comme possible cette fois.

Elle témoigne d'avancées, bien réelles d'ailleurs. Elle n'a plus besoin d'user de la séduction et a lâché sa stratégie de la dérobade, ce qui lui a permis d'engager pleinement son désir auprès d'un homme dans une relation possible et durable. Dans cette rencontre, elle renonce à sa jouissance de réparer la castration de l'Autre, elle ne choisit plus un amant châtré, elle abandonne sa position d'être le phallus imaginaire, mais elle se récupère sur le mode de l'avoir et elle entre tout entière dans le rapport sexuel comme Mère, « quoad matrem », nous dit Lacan <sup>4</sup>.

L'élan de l'amour, comme venant suppléer au rapport sexuel en tant qu'il ne peut s'écrire, l'a projetée de nouveau dans l'inflation imaginaire et sa cohorte d'identifications, ce que j'interroge bien sûr. Cela a pour effet d'ouvrir une brèche sur la réalité du sexe qu'elle a peu abordée jusque-là. Cette question se pose à elle à travers une série de rêves où il ne s'agit plus de savoir si « c'est le bon » mais où elle touche son horreur d'être l'objet de la jouissance de l'autre. Vaut-elle pouvoir mettre au travail ce que Lacan présente comme une des plus grandes difficultés de la position féminine, c'est-à-dire celle de devoir entrer dans le rapport sexuel comme objet *a*, l'homme ne pouvant la saisir que par là ? L'interprétation d'Aglaé de cet objet *a* la tire du côté de l'objet de la jouissance de l'Autre. Il y a pour elle un collage de ces deux conditions pourtant distinctes de l'objet, c'est ce qui l'empêche d'assumer sa position féminine et la fait se rabattre sur la mère et sa solution phallique.

Pourtant, dans son dernier rêve, elle ne sait pas où elle est, elle est perdue dans la montagne, mais elle se sent bien, hors lien et hors champ du signifiant, elle est rappelée à la réalité, dans la mesure où

4. *Ibid.*, p. 36.

la réalité est supporté par le fantasme, par la jouissance phallique. En effet, elle est rappelée du côté du phallus qu'elle est pour ses parents, en tant qu'elle focalise leur désir et leur angoisse et à qui elle ne peut manquer. Ce rêve, venant s'inscrire dans la série où elle est perdue, témoigne de son vacillement lié à la chute des identifications imaginaires et semble ouvrir à une possibilité d'accès ou d'interrogation de ce A barré dont parle Lacan, c'est-à-dire cette part de l'Autre qui reste radicalement Autre, dans son fondement, à tout sujet humain et avec quoi la femme en tant que barrée est en rapport, ainsi que Lacan le développe dans *Encore*.

L'analyse de cette jeune femme, dans la façon dont elle décline la question de la féminité selon les différentes séquences de la cure, nous enseigne l'importance du champ ouvert par Lacan sur cette question. En effet, à en rester, comme Freud, sur l'obstacle majeur du roc de la castration sur lequel la femme viendrait buter, on pourrait suivre le passage de la position d'être le phallus à celle de l'avoir. Mais la réponse de l'analyse serait alors du côté de la mère et de la compensation qu'elle attend de la castration sous la forme de l'enfant. Cette jeune femme a bien été tentée par cette option-là, ce qui l'aurait d'ailleurs amenée à arrêter le travail. C'est donc à l'orienter vers le champ qu'a ouvert Lacan à propos de la féminité – d'un au-delà du phallus, d'une part de la femme qui échappe à la fonction phallique et qui ne peut pas se dire, d'une jouissance insue spécifiquement féminine – qui l'a poussée à reprendre sa question et a relancé le travail analytique.